

103



JAPON

LA VIE SUR LES NATTES. — LA TOILETTE. — LES MUSICIENNES, ETC.

4	5	6	7	8
	1	2	3	
	9		10	11

L'originalité de la vie japonaise est particulièrement marquée dans l'intérieur de la maison. Les planchers de toutes les habitations sont couverts de nattes, sur lesquelles on se tient accroupi ou agenouillé, pour passer le temps, fumer, causer, jouer; pour travailler, comme pour manger. Il n'y a ni sofa, ni divan, ni lit. On s'étend sur la natte pour dormir, et cela supprime, à peu de chose près, tout mobilier. L'accroupissement est l'usage général, national. Il est l'attitude de cérémonie en même temps que la tenue familière. Une partie des dieux sont représentés accroupis, comme le sont les grands pour les réceptions officielles, comme le sont deux Japonais se visitant le matin. A l'arrivée, l'hôte et le visiteur commencent par s'accroupir sur leurs talons, puis se saluent en appuyant à plat les mains sur le sol et en baissant simultanément la tête, rapprochée des genoux autant que possible. Les compliments s'échangent alors. La conversation ne prend son cours qu'une fois les pipes microscopiques et la bouilloire à thé apportées. C'est une étiquette réglée, très observée, qui prescrit, en outre, de cacher les pieds sous les vêtements.

Cette existence, accroupie ou agenouillée, est tellement habituelle aux Japonais qu'ils ont peine à comprendre, dit-on, que les Européens, au lieu de s'accroupir sur leurs chaises, pour manger, par exemple, s'y assoient de manière à avoir les jambes pendantes. Pour eux, adroits et souples, tout ce qui peut se faire à terre ils l'y font. Quand la nature de leur occupation s'oppose à ce que les artisans conservent la position favorite, l'accroupissement, du moins ils s'assoient sur le sol, et il arrive même qu'ils tirent un avantage de cette attitude. Le menuisier se sert de son pied gauche étendu en avant, en guise de *sergent*, sur un établi de six ou huit centimètres en saillie, pour maintenir une planche que façonne un rabot poussé par les deux mains, le pied droit est replié pour l'équilibre. D'autres travaillent à peu près couchés sur les nattes, comme cette ouvrière, vue par M. Humbert dans un magasin de graines à Yédo, qui, étendue tout de son long, entourée de fleurs et de feuilles de papier, peignait des cornets pour l'enveloppe des marchandises, faisant ses petits chefs-d'œuvre sans perdre un seul coup de pinceau, dans cette singulière attitude. Pour manger, la nappe de paille tressée est posée sur les nattes du plancher; la grande gamelle, en bois laqué, contenant le riz, base de l'alimentation dans toutes les classes, est placée au centre, et chacun, accroupi autour, y puise pour remplir sa grande tasse en porcelaine. Tout est posé à terre, et le peu d'objets mobiliers, comme les paravents dont on est entouré, devant être de maniement facile, sont si bas que leurs proportions équivalent à celles de grands jouets. On dirait une réunion d'enfants.

Les nattes sont toutes faites sur une mesure commune, qui est de six pieds trois pouces de long, sur trois pieds deux pouces de large; leur épaisseur est de quatre pouces; c'est un tressé très fin de paille de riz. La mesure de la natte sert de base à toutes les constructions, quelles qu'elles soient. C'est un étalon vulgairement employé pour désigner la dimension d'une pièce: telle chambre, comme la salle d'audience où fut reçue la mission hollandaise, en 1826, à laquelle était adjoint le docteur Siebold, porte le nom de *salle aux cent nattes*; telle autre, comme la

pièce où étaient étalés sur des tables les présents destinés à S. M. impériale, est la *salle aux mille nattes*. Les constructions, mesurées sur cet étalon, sont généralement régulières; leurs parois extérieures, maçonnées légèrement, sont les seules fixes; les divisions intérieures se font avec des cloisons mobiles, en châssis, ayant pied par l'assise portant sur les nattes, ou ayant le pied, sans épaisseur, fixé au plancher par une goupille. Les nattes sont confectionnées de manière à ne laisser aucune solution de continuité. On déménage souvent, car la propreté de ces nattes exige qu'elles soient fréquemment relevées. C'est l'occasion d'essayer de nouvelles combinaisons, un aménagement nouveau; on en profite volontiers, puisque tout est dérangé et que le changement se fait sans peine. On ne foule les nattes intérieures qu'avec les pieds dépouillés de la chaussure de ville.

Il n'est pas rare de voir un Japonais, installé sur sa natte, prenant le repos en plein air. Jusqu'aux matelots, chacun a sa natte portative. Ce fut un des étonnements de l'équipage d'un vaisseau hollandais qui, en 1823, recueillit quelques malheureux Japonais en détresse, n'ayant eu que le temps d'emporter quelques effets et provisions de leur bâtiment qui coulait bas, de les voir, après la première émotion, accroupis sur les nattes qu'ils avaient étendues sur le pont du navire européen, pour y procéder à leur toilette. Chacun ouvrit son petit coffre; se leva, se rasa la barbe, ainsi que le toupet, offert en sacrifice à quelque divinité tutélaire, et prit des vêtements frais. (Siebold.)

Dans les véhicules de luxe, dont la forme générale est intermédiaire entre celle des palanquins de l'Inde et celle des chaises de transport chinoises, l'attitude est encore à peu près la même que l'accroupissement sur la natte. Les grands *norimons*, qui ont la proportion d'un petit appartement portatif, sont assez grands pour qu'on puisse s'y coucher; mais dans les *kagos*, carrosses plus ordinaires, la mesure de la chaise est réglée suivant le rang de la personne, et on ne peut s'y asseoir autrement que sur les talons.

Le matelas du coucher (voir n° 2) est un simple piqué ouaté, déroulé sur les nattes; on y repose sous une couverture ouatée, la nuque portant sur un petit traversin de bois dont la partie supérieure est garnie d'un coussinet. C'est un usage dont l'antiquité se retrouve dans les peintures de la vieille Égypte, où il semble avoir eu pour but principal de conserver intact l'édifice compliqué des chevelures. Il existe encore en Abyssinie. L'oreiller japonais est le plus exigü de tous; il est droit, et non concave pour épouser la forme de la nuque comme les autres. Ce traversin, en bois léger, est un coffret divisé en tiroirs où se serrent les fards les plus précieux, avec les fins pinceaux pour les appliquer, ainsi que quelques peignes délicats, des bijoux, des bagatelles de prix, dont on ne veut pas se séparer. Au jour, le lit est roulé, ramassé dans un coffre occupant quelque coin. La lanterne ou veilleuse se place au chevet, projetant une lumière douce, blanche, tamisée par du papier sur lequel ne figure aucun dessin. Chez un peuple à images comme les Japonais, pour qui le poids du fil à plomb des charpentiers représente le soleil qui descend à l'horizon, parmi ces enlumineurs qui chararrent si volontiers leur papier soyeux, une sobriété aussi exceptionnelle semblent devoir se rattacher à quelque idée préconçue, comme la construction même de la veilleuse. Le blanc est chez eux l'emblème de la pureté; dans l'une des sectes de caractère *sinsyou* (la foi dans les dieux ou dans les esprits), on attribue à des bandes de papier blanc, appelées les *gohéi*, le rôle de la présence de certains esprits adorés. La forme générale de la lanterne, offrant la configuration rudimentaire d'une petite pagode voilée, pourrait bien aussi trouver son explication dans la manière si particulièrement ingénieuse dont les Japonais divisent les éléments; ils distinguent, en effet, les éléments dans leur état naturel de l'usage que l'homme a su en tirer; ainsi, le feu se subdivise en état originaire, le *fi-no-ye*, lumière solaire, éclairs, éruptions volcaniques, et en feu produit par l'industrie humaine, le *fi-no-to*, obtenu avec du bois, de l'huile, de l'encens, etc. Le feu qui donne la lumière aurait ici, dans la veilleuse, un sanctuaire pour le génie bienfaisant qui protège dans les ténèbres. Au Japon, on n'emploie pas de chandelles de suif; on s'y éclaire généralement avec de la cire d'arbre; c'est une graisse végétale que l'on dépose sur un cylindre de papier enroulé de soie; la partie vide du cylindre résorbe la fumée produite, qui se trouve, au fur et à mesure, consumée avec le reste, comme dans les lampes astrales.

Dans nos planches ayant pour signe *l'Équerre*, *l'Ancre*, *la Cage*, on trouve des détails sur le costume et la toilette que nous n'avons pas à répéter. On voit ici comment une Japonaise (n° 10), ayant commencé par le bain, la purification du corps, devoir hygiénique et religieux, procède aux derniers apprêts par l'application des fards et des cosmétiques, agenouillée devant le miroir à chevalet; miroir toujours en forme de disque, rappelant le soleil. L'écart du vêtement, l'absence de chemise, permettent de mesurer au juste la dépression de la poitrine, qui est chez les Japonaises une marque de race; l'exemple n° 3 complète ce genre d'étude, en révélant, sous un autre aspect, que les Japonaises usent, sous leurs vêtements, d'une garniture intime. — Chaque dame a son nécessaire de toilette, sur lequel le miroir à court chevalet est souvent monté. Ce nécessaire contient des boîtes variant de forme, de dimensions, d'ornementation, selon leur usage, pour les brosses, la poudre à dents, les fards, la poudre de



JAPON

JAPAN

JAPAN



IMP FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

Urrabiétta lith.

riz, les cosmétiques; le tout est de bois laqué. — La bouilloire, le plateau du thé, sont toujours là; la consommation en est constante, et l'on sait si peu s'en passer, que les porteurs de palanquins font le thé en marchant. C'est d'ailleurs l'habitude de boire chaud en toute saison et d'y prendre également des bains de température élevée. A ce propos, il est à remarquer que les femmes en prenant leur bain, debout ou accroupies, trempées jusqu'à l'épaule ou à la ceinture, évitent de se mouiller la tête. — Le massage est très largement pratiqué; il est accompli par des hommes, mais par des aveugles. On les appelle de la rue, où leur passage est signalé par le son plaintif et prolongé qu'ils tirent d'un roseau taillé en sifflet. Ces hommes, qui s'en vont, tenant dans leur main droite le bâton de l'aveugle, suivant avec précaution le trottoir, ont la tête rasée, une robe d'étoffe unie, grise ou bleue. Ils sont tous membres d'une confrérie, d'une association, où les gains recueillis de ville en ville sont mis en commun et partagés. Les sociétaires vieillissent ont leur subsistance assurée par ceux qui font le service actif. L'origine de cette corporation est, dit-on, d'un caractère chevaleresque, religieux.

Les jeunes filles de la bourgeoisie rehaussent la blancheur de leurs dents par l'opposition du carmin dont elles colorent leurs lèvres; leurs épingles en écaille jaune ou en métal, leur large ceinture aux brillantes couleurs, les étoffes claires qu'elles portent souvent, les distinguent de la femme mariée, reconnaissables à la sévérité de sa toilette, à l'absence d'ornement dans les cheveux, le fard sur le visage, à ses dents teintes en noir d'ébène, considérées comme une réminiscence de ce qui se fait en Malaisie, où tout le monde a les dents plus ou moins noires, par l'effet du bétel; la femme en puissance de mari se reconnaît encore à ses sourcils arrachés, que certains assurent ne l'être qu'après la première maternité. Les dames de la cour s'épilent aussi les sourcils; elles les remplacent par deux faux sourcils, faisant tache, peints à trois ou quatre doigts au-dessus de l'œil. On pense qu'elles essayent par ce moyen d'améliorer, en l'allongeant, l'ovale de leur figure, sa pommette saillante laissant à désirer. Leurs maris usent aussi du même subterfuge, et les sourcils de l'homme n° 4 sont peints à contresens et surhaussés, un peu moins haut que ceux de la dame n° 5, peu apparents sous le crêpe. Cette femme, appartenant à la noblesse, ramène sur sa poitrine un vêtement dont elle se drape, qui ne paraît autre qu'un manteau; cet ample vêtement, qui cache peut-être le poignard, porté à la ceinture par les femmes de condition, est sans doute de la famille de ces habits longs dont les dames de haute qualité ont seules le privilège. Ces longs vêtements exigent un nombre incroyable de mètres d'étoffe, servant aux femmes, dit M. Humbert, à mesurer leur bonheur, puisqu'elles semblent le mettre tout entier dans l'exagération de cet accoutrement. La toilette des femmes riches offre d'ailleurs des preuves d'un goût exquis; sous le rapport de la couleur et des sujets brodés, l'habit est toujours en harmonie avec les fleurs et les diverses productions de la saison; on peut se faire une idée de la charmante variété qui doit résulter de ce goût délicat dans un pays d'artistes où la moitié des noms des mois a un sens descriptif: le mois bourgeonnant, le mois fleurissant, le mois transplantant, le mois des lettres, parce que dans son cours on adresse sur des feuilles de papier des odes aux étoiles, le mois des feuilles, lorsqu'elles commencent à tomber, le mois de la gelée blanche, etc. L'aristocratie estime que le blanc mat est le teint de la distinction.

Les vêtements, soit d'hommes, soit de femmes, s'attachent simplement avec des cordons de soie. On n'use pas de boutons. Le geste de la pudeur, parmi les femmes, est de se voiler la face avec les larges manches du kirimon. Aujourd'hui qu'on la voit d'assez près pour rapporter du Japon des photographies, on se rend facilement compte de la véritable physionomie de la Japonaise; la mobilité d'expression, la variété, résultat d'un développement intellectuel plus spontané, plus original, plus libre que chez les autres peuples de l'Asie, rendent particulièrement intéressante cette figure humaine qui paraît plus vivante que tant d'autres et dont l'originalité charme tous les voyageurs. On remarque à Yédo même, où le voisinage européen a fait naître une politique ombrageuse qui condamne les femmes à la captivité, que celles mêmes qui ont à souffrir de cette politique, conservent un air de quiétude et d'imperturbable gaieté qui, dit M. de Moges (*Voyage en Chine et au Japon*, 1857-1858), paraît inhérent au caractère japonais. En somme, malgré toutes les précautions prises par les indigènes, on connaît aujourd'hui les femmes japonaises avec beaucoup plus de précision qu'on n'en pouvait espérer il y a quelque soixante ans, lorsque, comme Fisscher le raconte, il ne lui fut donné de les entrevoir, dans une réception officielle, que blotties, avec leurs enfants, derrière des paravents, qu'elles perçaient de leurs doigts pour apercevoir les étrangers.

Notre n° 1 représente une femme du peuple; elle est au lavoir, et porte un tablier.

Tous les fonctionnaires publics, les officiers supérieurs et inférieurs, portent du même côté deux sabres dont les lames se croisent. L'un est leur arme particulière, l'autre leur sabre d'*office*; ce dernier est le plus long des deux. Pour s'asseoir, on quitte le sabre d'*office*, on le place devant soi ou à côté. La trempe de ces sabres est sans rivale; dans les vieilles familles, où ils se transmettent, chacun de ces glaives a son histoire, dont l'éclat se mesure au sang versé. C'est dans leurs armes que les nobles japonais, amis en général de la simplicité, font

voir le plus de luxe et mettent le plus d'orgueil. Notre n° 4 montre un Japonais de haut rang portant les deux sabres, l'un à la main, l'autre à la ceinture; il est en outre affublé du surtout de gaze de soie, s'étalant sur les épaules sous la forme de deux ailerons fortement empesés, qui est propre aux fonctionnaires du Tai-Koun. L'unique épingle que l'on voit à la coiffure de sa femme, est une flèche empennée, ces épingles ayant souvent ainsi une figure emblématique; mais, malgré le rang de ce couple, on peut constater chez lui, de même que chez tous les autres personnages, une absence complète de bijoux, tels que pendants d'oreilles, colliers, bracelets. A peine aperçoit-on quelquefois une bague très simple. Quoiqu'au Japon on possède la serpentine, la malachite, l'améthyste, la topaze, et quoique la finesse de la métallurgie y soit des plus remarquables, on n'y voit à proprement parler ni orfèvres ni joailliers.

Le groupe formé par les n°s 6, 7 et 8 représente un orchestre féminin. Ces orchestres se composent généralement d'une ou deux guitares, d'une sorte de violoncelle, *kokiou* ou *biwâ*, selon qu'on l'emploie avec ou sans archet, et du *gottô*, grande harpe ou luth que l'on couche sur le sol; cette harpe est une caisse sonore sur laquelle neuf cordes sont tendues; pour en jouer, on adapte aux trois premiers doigts de la main droite des ongles en os ou en ivoire. Entre tous les instruments, y compris ceux à vent et à percussion, c'est le *samsin*, la guitare à trois cordes, qui est le plus répandu et le plus estimé. C'est accompagnées de semblables orchestres que les chanteuses, qui elles-mêmes ne touchent en général à aucun instrument, et dont les plus distinguées ne s'aventurent point seules, s'installent fréquemment en plein air, sous quelque vérandah, ou dans l'encadrement de quelque construction légère en bambou, ornée d'une guirlande de lanternes en papier de couleur. Ces chanteuses sont souvent les improvisatrices de leurs chansons.

(Les figures sont reproduites d'après des photographies faites sur nature. — Pour le texte, voir Fisscher, Siebold, Klaproth, Dubois de Jancigny, dans l'Univers pittoresque (Didot); M. Humbert, dans le Tour du monde.)

